

Jean Robert

L'étrangeté de la banalité

Filename and date: banalite.pdf/1989

STATUS:

Copyright: Jean Robert

For further information please contact:

Silja Samerski Albrechtstr.19 D - 28203 Bremen

Tel: +49-(0)421-7947546 e-mail: piano@uni-bremen.de

L'étrangeté de la banalité

Parfois, le décor familier des banlieues américaines, paysage de béton et d'asphalte à l'horizon fermé, côté ville, par la ligne des gratte-ciels m'inspire d'étranges pressentiments. Je pourrais dire qu'il me parle d'exil ou de destitution, mais ces mots suggèrent des pénuries qui ne sont pas les miennes, puisque je suis le plus souvent en route vers une maison amie ou ai dans ma poche, lorsque le voyage en autobus est long, de quoi payer une ou deux nuits d'hôtel.

Ce qui arrive bien plutôt, c'est que l'environnement on ne peut plus ordinaire des stations de bus "Greyhound" et les panoramas suburbains le long de la ligne m'apparaissent tout-à-coup comme étant d'un autre monde : martiens peut-être, mais il y a dix ans que je les parcours en tous sens et je suis un martien moi-même. Je vois une foule de créatures étrangères, mais je suis l'une d'entre elles. Contemplant le monde à travers le pare-brise d'un véhicule, au milieu de signaux fuyants d'évasion vers ailleurs, je suis nulle part et, me semble-t-il, de nulle part. Tout pourtant est bien réel: le gris-noir de l'asphalte, les squelettes d'acier avec leur peau de verre fumé, le trafic des voitures en lignes disciplinées. Les choses sont à leur place, tout est normal, terriblement normal.

Ne pensez pas que je veuille décrire, ici, l'étrangeté des villes américaines. Je parle d'une expérience plus générale: celle qui consiste à voir le monde à travers le pare-brise d'un véhicule. Ou plutôt, je vous confie le sentiment de malaise que m'inspire cette expérience aujourd'hui si triviale. Bien que jouissant du privilège de ne pas posséder de voiture, je suis parfois, dans le pays où je vis généralement, ce que les experts en transport nomment un "migrant pendulaire", familier des paysages d'autoroutes que des milliers d'autres parcourent journallement comme moi. Rien que de très banal dans ma situation, rien d'anormal dans le décor cadré par la fenêtre du véhicule; juste, par instants, un léger vertige auquel je ne parviens pas à donner de nom. Des explications n'y feraient rien. Je pourrais dire que j'habite un quartier bruyant d'une grande ville de province et travaille dans la capitale, à une heure de distance, que le bus du matin est souvent bondé et que je voyage debout. Je pourrais détailler encore cette corvée répétitive, expliquer pourquoi je m'en accommode, pourquoi je tente de vivre debout, "en piéton" dans un monde conçu pour les véhicules. Mais toutes ces explications ne serviraient qu'à vous montrer à quel point ma situation est ordinaire, normale. Elle ne ferait que dissiper le sentiment d'étrangeté en le banalisant, ou peut-être vous donnerait l'impression que je suis un type qui aime se raconter.

Parfois, je ne parviens pas à croire ce que mes yeux me disent. Assis - quand j'ai de la chance -, immobile à quatre-vingt à l'heure, je doute de la réalité des images filtrées par la vitre teintée du bus matinal. Mal logés sur l'étroit marche-pied, mes pieds sont aveugles aux paysages qu'ils ne parcourent pas et le vrombissement du moteur a, à leurs oreilles, un goût amer. Sur mes genoux est ouvert un livre. L'autre jour, c'était le livre de Ludwig Schrader sur la synesthésie (*Sensación y sinestesia*, Madrid:

Gredos, 1973) et j'essayais de lire ces pages qui parlent d'un monde où la réalité sensorielle n'est pas séparée en "messages" transmis au cerveau par cinq canaux distincts. Les mots d'aujourd'hui me disent qu'on ne voit qu'avec les yeux, que l'oreille est l'organe de l'ouïe, et que, plutôt que de rêver, je ferais mieux de tenir fermement en mains les rênes de mon existence économique. Pour guérir mes troubles d'adaptation au monde d'aujourd'hui, mes conseillers bénévoles ne manquent pas de mots. Puis un jour, dans une bibliothèque, j'ai trouvé le catalogue de l'exposition d'un peintre, Sydney Goodman. En regardant ses tableaux hyperréalistes de scènes de circulation et d'autoroutes déchirant des banlieues, j'ai reconnu des scènes combien familières. Au début, intrigué, je me demandais pourquoi l'artiste avait mis tant de soin, tant de minutie et d'exactitude à reproduire ces banalités dépourvues de pittoresque. Puis le déclic se produisit. Lorsqu'un jour, traversant Baltimore, je levai les yeux de mon livre, tentant de prendre au sérieux les images fugitives que la vitesse projetait sur la fenêtre du bus Greyhound et que la banalité des scènes peintes bascula tout-à-coup dans l'étrangeté, je compris: Goodman ne peint pas la réalité; il peint le-monde-vu-à-travers-le-pare-brise-d'un-véhicule. Sa peinture rend l'intime et pourtant abyssale dislocation que la vitesse introduit dans la perception des choses familières. Un critique d'art cité dans le catalogue doit avoir perçu le même chasme, car il écrit: "... la lumière est juste un ton trop intense, les contrastes sont trop nets. Sous leur apparence banale, les choses pourraient avoir une autre signification. Le Jugement Dernier pourrait survenir à l'improviste, nous surprendre au milieu de notre indifférence."

Parfois, d'obscurs mouvements telluriques semblent agiter la lisse surface des choses quotidiennes et ce qui nous paraissait le plus assuré menace, l'espace d'un instant de basculer dans l'inconnu. C'est ce petit séisme épistémologique (seuls ceux qui l'ont connu le reconnaîtront sous ces mots trop savants) que j'appelle l'étrangeté des choses banales. Honni soit le psychiatre qui, me lisant, donnera à mon expérience un nom trop technique ou m'invitera à me coucher sur son divan. Si l'éclair qui donne aux paysages familiers un aspect étrange et inquiétant doit être appelé lubie ou folie, qu'il soit clair que je fais ici l'éloge de cette "folie". Je pourrais, comme Sartre, appeler cela "nausée" et y voir l'aliénation singulière d'un individu pour qui le voile des certitudes acquises se déchire, et laisse entrevoir un grouillement de matières sans nom. Mais je refuse d'individualiser mon expérience, je n'accepte pas de la situer en moi-même uniquement. Plutôt qu'une forme de névrose, c'est, pour moi, une perception. Je crois que quand cela arrive, c'est vraiment "cela, là-bas" qui est la source de l'étrangeté.